

Voltaire

L'Enfant prodigue

Comédie

TV5MONDE

La télévision qui aime les livres

L'Enfant prodigue

Comédie

Apprenez et
enseignez

le
français

avec
TV5MONDE

The advertisement features three individuals: a man in a pink V-neck shirt in the foreground, a man in a grey sweater in the background, and a woman in a teal dress and glasses in the foreground. The background is a collage of TV5MONDE website elements, including the logo, navigation menus like 'AFRIQUE' and 'BUSINESS', and program titles such as 'ENSEIGNER LE FRANÇAIS AVEC TV5MONDE' and 'LANGUE FRANÇAISE'. Three speech bubbles are overlaid on the top, containing the text 'Apprenez et enseignez le français avec TV5MONDE'.

TV5MONDE, la chaîne qui donne envie
d'apprendre et enseigner le français

Pour les apprenants : apprendre.tv5monde.com
Pour les enseignants : enseigner.tv5monde.com

 www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise  EnseignerTV5 et ApprendreTV5

TV5MONDE

Voltaire

L'Enfant prodigue

Comédie

Avertissement de Beuchot

La comédie de l'*Enfant prodigue* fut représentée, pour la première fois, le 10 octobre 1736, sans avoir été annoncée. « Les comédiens avaient affiché *Britannicus*. L'heure de commencer étant venue, un acteur vint annoncer qu'une des actrices nécessaires pour représenter *Britannicus* venait de tomber malade : ainsi qu'ils ne joueraient point cette pièce ; mais que, pour dédommager les spectateurs, ils donneraient la première représentation d'une comédie nouvelle en cinq actes et en vers. Le public ne fut point la dupe de cette petite ruse. » Toutefois on ne devina pas l'auteur. Voltaire fut un des premiers soupçonnés ; mais on attribuait aussi la pièce à Piron, à La-chaussée, à Destouches. On voit, par plusieurs lettres de Voltaire à Mlle Quinault, que l'auteur voulait qu'on mît l'*Enfant prodigue* sur le compte de Gresset. Le bruit en courut, et Gresset en fut fort irrité. La pièce n'eut que vingt-deux représentations, à cause de la maladie d'un acteur. Une *Lettre de M. le chevalier de... à madame la comtesse de...*, imprimée dans le *Mercure* de décembre 1736, est une vive critique de l'*Enfant prodigue*, qui fut repris le 12 janvier 1737, et est resté au théâtre.

La police avait exigé quelques changements. Les présidents des différentes cours, sachant qu'on se moquait, dans cette pièce, d'un président de Cognac, en témoignèrent leur mécontentement ; et, au lieu du titre de président, on donna sur la scène à Fierenfat celui de sénéchal.

Contant d'Orville, père de celui à qui est adressée la lettre du 11 février 1766, fit imprimer, en janvier 1737, une *Lettre critique Sur la comédie intitulée l'Enfant prodigue*, in-12 de 38 pages. *L'Enfant prodigue* ne fut imprimé qu'à la fin de 1737, et sous le millésime 1738. Le titre de président est restitué à Fierenfat. Dans une édition de 1773, quoique Fierenfat soit qualifié président dans la liste des personnages, il est

appelé sénéchal dans le courant de la pièce. Cette édition de 1773, *conforme à la représentation*, présente bien d'autres différences, que je ne donne pas parce que je les crois l'œuvre des comédiens ou de leurs faiseurs ; voyez le fragment d'un *Avertissement* de 1742, dans ma note, page 442.

Préface de l'éditeur de l'édition de 1738

Il est assez étrange que l'on n'ait pas songé plus tôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, et qui eut environ trente représentations. L'auteur ne s'étant point déclaré, on l'a mise jusqu'ici sur le compte de diverses personnes très estimées ; mais elle est véritablement de M. de Voltaire, quoique le style de *la Henriade* et d'*Alzire* soit si différent de celui-ci qu'il ne permet guère d'y reconnaître la même main. C'est ce qui fait que nous donnons sous son nom cette pièce au public, comme la première comédie qui soit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à se servir de cette mesure. Elle produira sur le théâtre français de la variété ; et qui donne des plaisirs nouveaux doit toujours être bien reçu.

Si la comédie doit être la représentation des mœurs, cette pièce semble être assez de ce caractère. On y voit un mélange de sérieux et de plaisanterie, de comique et de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarrée ; souvent même une seule aventure produit tous ces contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison dans laquelle un père gronde, une fille occupée de sa passion pleure, le fils se moque des deux, et quelques parents prennent différemment part à la scène. On raille très souvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voisine, et la même personne a quelquefois ri et pleuré de la même chose dans le même quart d'heure.

Une dame très respectable, étant un jour au chevet d'une de ses filles qui était en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écriait en fondant en larmes : « Mon Dieu, rendez-la-moi, et prenez tous mes autres enfants ! » Un homme qui avait épousé une autre de ses filles s'approcha d'elle, et, la tirant par la manche : « Madame, dit-il, les gendres en sont-ils ? » Le sang-froid et le comique avec lequel il prononça ces paroles fit

un tel effet sur cette dame affligée qu'elle sortit en éclatant de rire ; tout le monde la suivit en riant ; et la malade, ayant su de quoi il était question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des scènes de bouffonnerie et des scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté ; d'autres toutes sérieuses, d'autres mélangées, d'autres où l'attendrissement va jusqu'aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre, et si l'on me demandait quel genre est le meilleur, je répondrais : « Celui qui est le mieux traité. »

Il serait peut-être à propos et conforme au goût de ce siècle *raisonneur* d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues. L'admirable Molière, Regnard, qui le vaut quelquefois, et les auteurs de tant de jolies petites pièces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison, et sans dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux spectacles qu'il ne s'élève presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. Mercure pris pour Sosie ; le chevalier Ménechme pris pour son frère ; Crispin faisant son testament sous le nom du bonhomme Géronte ; Valère parlant à Harpagon des beaux yeux de sa fille, tandis qu'Harpagon n'entend que les beaux yeux de sa cassette ; Pourceaugnac à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire passer pour fou ; en un mot, les méprises, les équivoques de pareille espèce, excitent un rire général. Arlequin ne fait guère rire que quand il se méprend ; et voilà pourquoi le titre de *balourd* lui était si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir ; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout son cœur, soit aux spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchants de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la représentation plaît, sans causer ce rire immodéré de joie. Trissotin et Vadius, par

exemple, semblent être de ce genre ; *le Joueur, le Grondeur*, qui font un plaisir inexprimable, ne permettent guère le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vices, dont on est charmé de voir la peinture, et qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris et l'indignation. Il est vrai qu'on rit au *Tartuffe* ; mais ce n'est pas de son hypocrisie, c'est de la méprise du bonhomme qui le croit un saint, et, l'hypocrisie une fois reconnue, on ne rit plus : on sent d'autres impressions.

On pourrait aisément remonter aux sources de nos autres sentiments, à ce qui excite la gaieté, la curiosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce serait surtout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner ; ils sont persuadés qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition, et je suis trop de leur avis pour mettre un traité de philosophie au-devant d'une pièce de théâtre.

Je me bornerai simplement à insister encore un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avait toujours mis sur le théâtre tragique la grandeur romaine, à la fin on s'en serait rebuté ; si les héros ne parlaient jamais que de tendresse, on serait affadi.

O imitatores, servum pecus !

Les bons ouvrages que nous avons depuis les Corneille, les Molière, les Racine, les Quinault, les Lulli, les Le Brun, me paraissent tous avoir quelque chose de neuf et d'original qui les a sauvés du naufrage. Encore une fois, tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire : Si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette pièce est tombée, c'est que cela était d'une espèce nouvelle ; il faut dire : C'est que cela ne vaut rien dans son espèce.

Personnages

EUPHÉMON père.

EUPHÉMON fils.

FIERENFAT, président de Cognac, second fils d'Euphémon.

RONDON, bourgeois de Cognac.

LISE, fille de Rondon.

LA BARONNE DE CROUPILLAC.

MARTHE, suivante de Lise.

JASMIN, valet d'Euphémon fils.

La scène est à Cognac.

Acte premier

Scène I

Euphémon, Rondon.

RONDON

Mon triste ami, mon cher et vieux voisin,
Que de bon cœur j'oublierai ton chagrin !
Que je rirai ! Quel plaisir ! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille !
Mais nions ton fils, le sieur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

EUPHÉMON

Quoi donc ?

RONDON

Tout fier de sa magistrature,
Il fait l'amour avec poids et mesure.
Adolescent qui s'érige en barbon,
Jeune écolier qui vous parle en Caton,
Est, à mon sens, un animal bernable ;
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable : Il est trop fat.

EUPHÉMON

Et vous êtes aussi
Un peu trop brusque.

RONDON

Ah ! je suis fait ainsi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre ;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
À bien mater cette fatuité,

Et l'air pédant dont il est encroûté.
Vous avez fait, beau-père, en père sage,
Quand son aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou, partit d'ici,
De donner tout à ce sot cadet-ci ;
De mettre en lui toute votre espérance,
Et d'acheter pour lui la présidence
De cette ville oui, c'est un trait prudent.
Mais dès qu'il fut monsieur le président
Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence :
Sa gravité marche et parle en cadence,
Il dit qu'il a bien plus d'esprit que moi,
Qui, comme on sait, en ai bien plus que toi.
Il est...

EUPHÉMION

Eh mais ! quelle humeur vous emporte ?
Faut-il toujours...

RONDON

Va, va, laisse, qu'importe ?
Tous ces défauts, vois-tu, sont comme rien
Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien.
Il est avare ; et tout avare est sage.
Oh ! c'est un vice excellent en ménage,
Un très bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il est mon gendre, et ma Lise est à lui.
Il reste donc, notre triste beau-père,
À faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Présents, futurs, à monsieur votre fils,
En réservant sur votre vieille tête
D'un usufruit l'entretien fort honnête ;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien cossu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaste opulence :
Sans quoi soudain ma Lise à d'autres pense.

EUPHÉMON

Je l'ai promis, et j'y satisferai ;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au sein de la retraite
La triste fin de ma vie inquiète ;
Mais je voudrais qu'un fils si bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche insensée,
Je vois dans l'autre une âme intéressée.

RONDON

Tant mieux ! tant mieux !

EUPHÉMON

Cher ami, je suis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON

Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos plaintes fades ?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraisse en trouble-fête ?

EUPHÉMON

Non.

RONDON

Voulez-vous qu'il vienne sans façon
Mettre en jurant le feu dans la maison ?

EUPHÉMON

Non.

RONDON

Qu'il vous batte, et qu'il m'enlève Lise ?
Lise autrefois à cet aîné promise ;
Ma Lise qui...

EUPHÉMON

Que cet objet charmant
Soit préservé d'un pareil garnement !

RONDON

Qu'il entre ici pour dépouiller son père ?
Pour succéder ?

EUPHÉMON

Non... tout est à son frère.

RONDON

Ah ! sans cela point de Lise pour lui.

EUPHÉMON

Il aura Lise et mes biens aujourd'hui ;
Et son aîné n'aura, pour tout partage,
Que le courroux d'un père qu'il outrage :
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON

Ah ! vous l'aviez trop longtemps enduré.
L'autre du moins agit avec prudence ;
Mais cet aîné ! quel trait d'extravagance !
Le libertin, mon Dieu, que c'était là !
Te souvient-il, vieux beau-père, ah, ah, ah !
Qu'il te vola (ce tour est bagatelle)
Chevaux, habits, linge, meubles, vaisselle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin ?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHÉMON

Ah ! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes ?

RONDON

Et sur un as mettant vingt rouleaux d'or...
Eh, eh !

EUPHÉMION

Cessez.

RONDON

Te souvient-il encor,

Quand l'étourdi dut en face d'église
Se fiancer à ma petite Lise,
Dans quel endroit on le trouva caché ?
Comment, pour qui ?... Peste, quel débauché !

EUPHÉMION

Épargnez-moi ces indignes histoires,
De sa conduite impressions trop noires ;
Ne suis-je pas assez infortuné ?
Je suis sorti des lieux où je suis né
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue :
Votre commerce ici vous a conduit ;
Mon amitié, ma douleur vous y suit.
Ménagez-les : vous prodiguez sans cesse
La vérité ; mais la vérité blesse.

RONDON

Je me tairai, soit : j'y consens, d'accord.
Pardon ; mais diable ! aussi vous aviez tort,
En connaissant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un mousquetaire.

EUPHÉMION

Encor !

RONDON

Pardon ; mais vous deviez...

EUPHÉMION

Je dois

Oublier tout pour notre nouveau choix,

Pour mon cadet, et pour son mariage.
Çà, pensez-vous que ce cadet si sage
De votre fille ait pu toucher le cœur ?

RONDON

Assurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir suprême ;
Et quand je dis : « Allons, je veux qu'on aime
Son cœur docile, et que j'ai su tourner,
Tout aussitôt aime sans raisonner :
À mon plaisir j'ai pétri sa jeune âme.

EUPHÉMON

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
Par vos leçons ; et je me trompe fort
Si de vos soins votre fille est d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le sacrifice
Des vœux naissants de son âme novice :
Je sais quels sont ces premiers traits d'amour
Le cœur est tendre ; il saigne plus d'un jour.

RONDON

Vous radotez.

EUPHÉMON

Quoi que vous puissiez dire,
Cet étourdi pouvait très bien séduire.

RONDON

Lui ? point du tout ; ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bonhomme ! allez, ne craignez rien ;
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur sur cela réjoui ;
Quand j'ai dit non, personne ne dit oui.
Voyez plutôt.

Scène II

Euphémon, Rondon, Lise, Marthe.

RONDON

Approchez, venez, Lise ;
Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,
Ne sens-tu pas des désirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour ?

LISE

Non, mon père.

RONDON

Comment, coquine ?

EUPHÉMON

Ah ! ah ! notre féal,
Votre pouvoir va, ce semble, un peu mal :
Qu'est devenu ce despotique empire ?

RONDON

Comment ! après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurais pas un peu de passion
Pour ton futur époux ?

LISE

Mon père, non.

RONDON

Ne sais-tu pas que le devoir t'oblige
À lui donner tout ton cœur ?

LISE

Non, vous dis-je.

Je sais, mon père, à quoi ce nœud sacré

Oblige un cœur de vertu pénétré ;
Je sais qu'il faut, aimable en sa sagesse,
De son époux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté
Ce que le sort nous refuse en beauté ;
Être au dehors discrète, raisonnable ;
Dans sa maison, douce, égale, agréable :
Quant à l'amour, c'est tout un autre point ;
Les sentiments ne se commandent point.
N'ordonnez rien ; l'amour fuit l'esclavage.
De mon époux le reste est le partage ;
Mais pour mon cœur, il le doit mériter :
Ce cœur au moins, difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raison, ni par devant notaire.

EUPHÉMION

C'est, à mon gré, raisonner sensément ;
J'approuve fort ce juste sentiment.
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

RONDON

Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant ?
Jamais sans vous ma fille, bien apprise,
N'eût devant moi lâché cette sottise.

À Lise.

Écoute, toi : je te baille un mari
Tant soit peu fat, et par trop renchéri ;
Mais c'est à moi de corriger mon gendre :
Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre,
De vous aimer, si vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux :
C'est là ton lot ; et toi, notre beau-père,
Allons signer chez notre gros notaire,

Qui vous allonge en cent mots superflus
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter son bavard griffonnage ;
Lavons la tête à ce large visage ;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille, et toi.

EUPHÉMON

Fort bien.

Scène III

Lise, Marthe.

MARTHE

Mon Dieu, qu'il joint à tous ses airs grotesques
Des sentiments et des travers burlesques !

LISE

Je suis sa fille ; et de plus son humeur
N'altère point la bonté de son cœur ;
Et sous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air brusque il a l'âme d'un père :
Quelquefois même, au milieu de ses cris,
Tout en grondant, il cède à mes avis.
Il est bien vrai qu'en blâmant la personne
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raison ;
Mais lorsqu'ensuite il ordonne que j'aime,
Dieu ! que je sens que son tort est extrême !

MARTHE

Comment aimer un monsieur Fierenfat ?
J'épouserais plutôt un vieux soldat
Qui jure, boit, bat sa femme, et qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enivré de lui-même,
Qui, d'un ton grave et d'un air de pédant,
Semble juger sa femme en lui parlant ;
Qui comme un paon dans lui-même se mire,
Sous son rabat se rengorge et s'admire,
Et, plus avare encor que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

LISE

Ah ! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je ? il faut bien que j'endure

L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut son destin :
Et mes parents, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me prescrit l'esclavage.
Ce Fierenfat est, malgré mes dégoûts,
Le seul qui puisse être ici mon époux ;
Il est le fils de l'ami de mon père ;
C'est un parti devenu nécessaire.
Hélas ! quel cœur, libre dans ses soupirs,
Peut se donner au gré de ses désirs ?
Il faut céder : le temps, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance ;
Et je pourrai, soumise à mes liens,
À ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE

C'est bien parler, belle et discrète Lise :
Mais votre cœur tant soit peu se déguise.
Si j'osais... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE

Quoi ?

MARTHE

D'Euphémon, qui, malgré tous ses vices,
De votre cœur eut les tendres prémices ;
Qui vous aimait.

LISE

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE, *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE, *la retenant.*

Il est vrai, sa jeunesse
Pour quelque temps a surpris ma tendresse.
Était-il fait pour un cœur vertueux ?

MARTHE, *en s'en allant.*

C'était un fou, ma foi, très dangereux.

LISE, *la retenant.*

De corrupteurs sa jeunesse entourée,
Dans les excès se plongeait égarée :
Le malheureux ! il cherchait tour à tour
Tous les plaisirs ; il ignorait l'amour.

MARTHE

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis sa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, sans feinte et sans caprice.
Est en effet le plus grand frein du vice.
Dans ses liens qui sait se retenir
Est honnête homme, ou va le devenir.
Mais Euphémon dédaigna sa maîtresse ;
Pour la débauche il quitta la tendresse.
Ses faux amis, indigents scélérats,
Qui dans le piège avaient conduit ses pas,
Ayant mangé tout le bien de sa mère,
Ont sous son nom volé son triste père ;
Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui, noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ses vices et ses charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE

Son frère enfin lui succède aujourd'hui :
Il aura Lise ; et certes c'est dommage ;
Car l'autre avait un bien joli visage,

De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Dansait, chantait, était né pour l'amour.

LISE

Ah ! que dis-tu ?

MARTHE

Même dans ces mélanges
D'égarements, de sottises étranges,
On découvrait aisément dans son cœur,
Sous ces défauts, un certain fonds d'honneur.

LISE

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE

Ne croyez pas que ma bouche le loue ;
Mais il n'était, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE

Oui ; mais...

MARTHE

Fuyons ; car c'est monsieur son frère.

LISE

Il faut rester ; c'est un mal nécessaire.

Scène IV

Lise, Marthe, le président Fierenfat.

FIERENFAT

Je l'avouerai, cette donation
Doit augmenter la satisfaction
Que vous avez d'un si beau mariage.
Surcroît de biens est l'âme d'un ménage :
Fortune, honneurs, et dignités, je croi,
Abondamment se trouvent avec moi ;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas sur les gens du beau monde.
C'est un plaisir bien flatteur que cela :
Vous entendrez murmurer : « La voilà ! »
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agréments que dans le monde j'ai,
Les droits d'aïnesse où je suis subrogé,
Je vous en fais mon compliment, madame.

MARTHE

Moi, je la plains : c'est une chose infâme
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang, et vos biens.
Être à la fois et Midas et Narcisse,
Enflé d'orgueil et pincé d'avarice ;
Lorgner sans cesse avec un œil content
Et sa personne et son argent comptant ;
Être en rabat un petit-maître avare,
C'est un excès de ridicule rare :
Un jeune fat passe encor ; mais, ma foi,
Un jeune avare est un monstre pour moi.

FIERENFAT

Ce n'est pas vous probablement, ma mie,
À qui mon père aujourd'hui me marie ;

C'est à madame : ainsi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.

À Lise.

Le silence est votre fait... Vous, madame,
Qui dans une heure ou deux serez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chasser ce gendarme effronté,
Qui, sous le nom d'une fille suivante,
Donne carrière à sa langue impudente.
Je ne suis pas un président pour rien ;
Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

MARTHE, à Lise.

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme :
Je suis à vous, empêchez qu'on m'enferme ;
Il pourrait bien vous enfermer aussi.

LISE

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE

Parlez-lui donc, laissez ces vains murmures.

LISE

Que puis-je, hélas ! lui dire ?

MARTHE

Des injures.

LISE

Non, des raisons valent mieux.

MARTHE

Croyez-moi,

Point de raisons, c'est le plus sûr.

Scène V

Les précédents, Rondon.

RONDON

Ma foi !

Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT

Eh quoi, monsieur ?

RONDON

Écoute. À ton vieux père

J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche
Un voyageur qui descendait du coche.

LISE

Un voyageur jeune ?...

RONDON

Nenni vraiment,

Un béquillard, un vieux ridé sans dent.
Nos deux barbons, d'abord avec franchise
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise ;
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaissaient
Aux longs élans des soupirs qu'ils poussaient ;
Et sur leur nez leur prunelle éraillée
Versait les pleurs dont elle était mouillée :
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans son logis soudain s'est rencogné :
Il dit qu'il sent une douleur insigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe,
Et qu'à personne il ne prétend parler.

FIERENFAT

Ah ! je prétends, moi, l'aller consoler.
Vous savez tous comme je le gouverne ;

Et d'assez près la chose nous concerne :
Je le connais ; et dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il signera.
Le temps est cher, mon nouveau droit d'aïnesse
Est un objet.

LISE

Non, monsieur, rien ne presse.

RONDON

Si fait, tout presse ; et c'est ta faute aussi
Que tout cela.

LISE

Comment ? moi ! ma faute ?

RONDON

Oui.

Les contretemps qui troublent les familles
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort ?

RONDON

Vous avez fait que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes
À la raison ranger leurs lourdes têtes ;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Acte deuxième

Scène I

Lise, Marthe.

MARTHE

Vous frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts.

LISE

Ah ! plus mon cœur s'étudie et s'essaie,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraie :
À mon avis, l'hymen et ses liens
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.
Point de milieu ; l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage
Quand le rapport des esprits et des cœurs,
Des sentiments, des goûts, et des humeurs,
Serre ces nœuds tissés par la nature,
Que l'amour forme et que l'honneur épure.
Dieux ! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant !
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée ;
Et vos enfants, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.
Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom, et son état,
Aux volontés d'un maître despotique.
Dont on devient le premier domestique ;
Se quereller ou s'éviter le jour ;

Sans joie à table, et la nuit sans amour ;
Trembler toujours d'avoir une faiblesse,
Y succomber, ou combattre sans cesse ;
Tromper son maître, ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir ;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde ;
Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

MARTHE

En vérité, les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'esprit :
Que de lumière en une âme si neuve !
La plus experte et la plus fine veuve,
Qui sagement se console à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit sur ce point davantage.
Mais vos dégoûts sur ce beau mariage
Aurient besoin d'un éclaircissement.
L'hymen déplaît avec le président ;
Vous plairait-il avec monsieur son frère ?
Débrouillez-moi, de grâce, ce mystère :
L'aîné fait-il bien du tort au cadet ?
Haïssez-vous ? aimez-vous ? parlez net.

LISE

Je n'en sais rien ; je ne puis et je n'ose
De mes dégoûts bien démêler la cause.
Comment chercher la triste vérité
Au fond d'un cœur, hélas ! trop agité ?
Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage et les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux.

MARTHE

Comparaison n'est pas raison, madame :
On lit très bien dans le fond de son âme,

On y voit clair ; et si les passions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien sait toujours dans sa tête
D'où vient le vent qui cause la tempête.
On sait...

LISE

Et moi, je ne veux rien savoir ;
Mon œil se ferme, et je ne veux rien voir :
Je ne veux point chercher si j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre ;
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, soit heureux, s'il peut l'être ;
Qu'il ne soit pas au moins déshérité :
Je n'aurai pas l'affreuse dureté,
Dans ce contrat où je me détermine,
D'être sa sœur pour hâter sa ruine.
Voilà mon cœur ; c'est trop le pénétrer :
Aller plus loin serait le déchirer.

Scène II

Lise, Marthe, un laquais.

LE LAQUAIS

Là-bas, madame, il est une baronne
De Croupillac...

LISE

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS

Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE

Hélas ! sur quoi ?

MARTHE

Sur votre hymen, sans doute.

LISE

Ah ! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces compliments, protocole des sots,
Où l'on se gêne, où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire ?
Que ce fardeau me pèse et me déplaît !

Scène III

Lise, madame Croupillac, Marthe.

MARTHE

Voilà la dame.

LISE

Oh ! je vois trop qui c'est.

MARTHE

On dit qu'elle est assez grande épouseuse,
Un peu plaideuse, et beaucoup radoteuse.

LISE

Des sièges donc. Madame, pardon si...

MADAME CROUPILLAC

Ah ! madame !

LISE

Eh ! madame !

MADAME CROUPILLAC

Il faut aussi...

LISE

S'asseoir, madame.

MADAME CROUPILLAC, *assise*.

En vérité, madame,

Je suis confuse ; et dans le fond de l'âme
Je voudrais bien...

LISE

Madame ?

MADAME CROUPILLAC

Je voudrais

Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas ! vous voyant si jolie.

LISE

Consolez-vous, madame.

MADAME CROUPILLAC

Oh ! non, ma mie.

Je ne saurais ; je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en espérance
(Un seul, hélas ! c'est bien peu, quand j'y pense)
Et j'avais eu grand-peine à le trouver ;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il est un temps (ah ! que ce temps vient vite !)
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on est seule ; et certe il n'est pas bien
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

LISE

Excusez-moi si je suis interdite
De vos discours et de votre visite.
Quel accident afflige vos esprits ?
Qui perdez-vous ? et qui vous ai-je pris ?

MADAME CROUPILLAC

Ma chère enfant, il est force bégueules
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard et quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs, et le temps :
Pour mon malheur, hélas ! je suis plus sage ;
Je vois trop bien que tout passe, et j'enrage.

LISE

J'en suis fâchée, et tout est ainsi fait ;
Mais je ne puis vous rajeunir.

MADAME CROUPILLAC

Si fait ;

J'espère encore ; et ce serait peut-être
Me rajeunir que me rendre mon traître.

LISE

Mais de quel traître ici me parlez-vous ?

MADAME CROUPILLAC

D'un président, d'un ingrat, d'un époux,
Que je poursuis, pour qui je perds haleine,
Et sûrement qui n'en vaut pas la peine.

LISE

Eh bien, madame ?

MADAME CROUPILLAC

Eh bien ! dans mon printemps
Je ne parlais jamais aux présidents ;
Je haïssais leur personne et leur style ;
Mais avec l'âge on est moins difficile.

LISE

Enfin, madame ?

MADAME CROUPILLAC

Enfin il faut savoir
Que vous m'avez réduite au désespoir.
Comment ? en quoi ?

MADAME CROUPILLAC

J'étais dans Angoulême,
Veuve, et pouvant disposer de moi-même :
Dans Angoulême, en ce temps,
Fierenfat Étudiait, apprenti magistrat ;
Il me lorgnait ; il se mit dans la tête

Pour ma personne un amour malhonnête,
Bien malhonnête, hélas ! bien outrageant ;
Car il faisait l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bonhomme de père :
On s'entremet, on poussa loin l'affaire ;
Car en mon nom souvent on lui parla :
Il répondit qu'il verrait tout cela ;
Vous voyez bien que la chose était sûre.

LISE

Oh, oui.

MADAME CROUPILLAC

Pour moi, j'étais prête à conclure.
De Fierenfat alors le frère aîné
À votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE

Quel souvenir !

MADAME CROUPILLAC

C'était un fou, ma chère,
Qui jouissait de l'honneur de vous plaire.

LISE

Ah !

MADAME CROUPILLAC

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de son père ayant pris son congé,
Errant, proscrit, peut-être mort, que sais-je ?
(Vous vous troublez !) mon héros de collège,
Mon président, sachant que votre bien
Est, tout compté, plus ample que le mien,
Méprise enfin ma fortune et mes larmes :
De votre dot il convoite les charmes ;
Entre vos bras il est ce soir admis.

Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi, courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière ?
Pour moi déjà, par protestation,
J'arrête ici la célébration ;
J'y mangerai mon château, mon douaire ;
Et le procès sera fait de manière
Que vous, son père, et les enfants que j'ai,
Nous serons morts avant qu'il soit jugé.

LISE

En vérité je suis toute honteuse
Que mon hymen vous rende malheureuse ;
Je suis peu digne, hélas ! de ce courroux.
Sans être heureux on fait donc des jaloux !
Cessez, madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état et ma vie ;
On nous pourrait aisément accorder :
Pour un mari je ne veux point plaider.

MADAME CROUPILLAC

Quoi ! point plaider ?

LISE

Non : je vous l'abandonne.

MADAME CROUPILLAC

Vous êtes donc sans goût pour sa personne ?
Vous n'aimez point ?

LISE

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hyménée, et nul dans les procès.

RONDON

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

MADAME CROUPILLAC

Je vais parler comme il faut à son père.

RONDON

Ah ! parlez-lui plutôt qu'à moi.

MADAME CROUPILLAC

L'affaire

Est effroyable, et le beau sexe entier
En ma faveur ira partout crier.

RONDON

Il criera moins que vous.

MADAME CROUPILLAC

Ah ! vos personnes

Sauront un peu ce qu'on doit aux baronnes.

RONDON

On doit en rire.

MADAME CROUPILLAC

Il me faut un époux ;

Et je prendrai lui, son vieux père, ou vous.

RONDON

Qui, moi ?

MADAME CROUPILLAC

Vous-même.

RONDON

Oh ! je vous en délie.

MADAME CROUPILLAC

Nous plaiderons.

RONDON

Mais voyez la folie !

Scène V

Rondon, Fierenfat, Lise.

RONDON, à Lise.

Je voudrais bien savoir aussi pourquoi
Vous recevez ces visites chez moi ?
Vous m'attirez toujours des algarades.

À Fierenfat.

Et vous, monsieur, le roi des pédants fades,
Quel sot démon vous force à courtiser
Une baronne afin de l'abuser ?
C'est bien à vous, avec ce plat visage,
De vous donner des airs d'être volage !
Il vous sied bien, grave et triste indolent,
De vous mêler du métier de galant !
C'était le fait de votre fou de frère ;
Mais vous, mais vous !

FIERENFAT

Détrompez-vous, beau-père,
Je n'ai jamais requis cette union :
Je ne promis que sous condition,
Me réservant toujours au fond de l'âme
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous ses biens en ma possession,
À votre fille enfin m'ont fait prétendre :
Argent comptant fait et beau-père et gendre.

RONDON

Il a raison, ma foi ! j'en suis d'accord.

LISE

Avoir ainsi raison, c'est un grand tort.

RONDON

L'argent fait tout : va, c'est chose très sûre.
Hâtons-nous donc sur ce pied de conclure.
D'écus tournois soixante pesants sacs
Fuiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, et qu'il me désespère !
Signons toujours avant lui.

LISE

Non, mon père ;

Je fais aussi mes protestations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON

Conditions, toi ? quelle impertinence !
Tu dis, tu dis ?...

LISE

Je dis ce que je pense.

Peut-on goûter le bonheur odieux
De se nourrir des pleurs d'un malheureux ?

À Fierenfat.

Et vous, monsieur, dans votre sort prospère,
Oubliez-vous que vous avez un frère ?

FIERENFAT

Mon frère ? moi, je ne l'ai jamais vu ;
Et du logis il était disparu
Lorsque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé sur Cujas et Barthole.
J'ai su depuis ses beaux déportements ;
Et si jamais il reparaît céans,
Consolez-vous, nous savons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

LISE

C'est un projet fraternel et chrétien.
En attendant, vous confisquez son bien :

C'est votre avis ; mais moi, je vous déclare
Que je déteste un tel projet.

RONDON

Tarare.

Va, mon enfant, le contrat est dressé ;
Sur tout cela le notaire a passé.

FIERENFAT

Nos pères l'ont ordonné de la sorte ;
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Lisez Cujas, chapitres cinq, six, sept :
« Tout libertin de débauches infect,
Qui, renonçant à l'aile paternelle,
Fuit la maison, ou bien qui pille icelle,
Ipso facto, de tout dépossédé,
Comme un bâtard il est exhérédé. »

LISE

Je ne connais le droit ni la coutume ;
Je n'ai point lu Cujas, mais je présume
Que ce sont tous de malhonnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur et du bon sens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laisse périr son frère de misère ;
Et la nature et l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas et vos lois.

RONDON

Ah ! laissez là vos lois et votre code,
Et votre honneur, et faites à ma mode ;
De cet aîné que t'embarrasses-tu ?
Il faut du bien.

LISE

Il faut de la vertu.
Qu'il soit puni, mais au moins qu'on lui laisse

Un peu de bien, reste d'un droit d'aïnesse.
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne seront point le prix de ses malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce contrat, qui tous nous déshonore :
Si l'intérêt ainsi l'a pu dresser,
C'est un opprobre : il le faut effacer.

FIERENFAT

Ah ! qu'une femme entend mal les affaires !

RONDON

Quoi ! tu voudrais corriger deux notaires ?
Faire changer un contrat ?

LISE

Pourquoi non ?

RONDON

Tu ne feras jamais bonne maison ;
Tu perdras tout.

LISE

Je n'ai pas grand usage,
Jusqu'à présent, du monde et du ménage ;
Mais l'intérêt (mon cœur vous le maintient)
Perd des maisons autant qu'il en soutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé sur la justice.

RONDON

Elle est têtue, et, pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter :
Çà, donne un peu.

FIERENFAT

Oui, je donne à mon frère...

Je donne... allons...

RONDON

Ne lui donne donc guère.

Scène VI

Euphémon, Rondon, Lise, Fierenfat.

RONDON

Ah ! le voici, le bonhomme Euphémon.
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raison.
On n'attend plus rien que ta signature ;
Presse-moi donc cette tardive allure :
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui ;
Car dans neuf mois je veux, ne te déplaie,
Que deux enfants...
Je ne me sens pas d'aise.
Allons, ris donc, chassons tous les ennuis ;
Signons, signons.

EUPHÉMON

Non, monsieur, je ne puis.

FIERENFAT

Vous ne pouvez ?

RONDON

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT

Quelle raison ?

RONDON

Quelle rage est la vôtre ?
Quoi ! tout le monde est-il devenu fou ?
Chacun dit non : comment ? pourquoi ? par où ?

EUPHÉMON

Ah ! ce serait outrager la nature
Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON

Serait-ce point la dame Croupillac
Qui sourdement fait ce maudit micmac ?

EUPHÉMON

Non, cette femme est folle, et dans sa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête :
Mais ce n'est pas de ses cris impuissants
Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON

Eh bien ! quoi donc ? ce béquillard du coche
Dérange tout, et notre affaire accroche ?

EUPHÉMON

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de soins.

LISE

Qu'a-t-il donc dit, monsieur ?

FIERENFAT

Quelle nouvelle

A-t-il apprise ?

EUPHÉMON

Une, hélas ! trop cruelle.

Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils,
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim ; la honte et la tristesse
Vers le tombeau conduisaient sa jeunesse ;
La maladie et l'excès du malheur
De son printemps avaient séché la fleur ;
Et dans son sang la fièvre enracinée
Précipitait sa dernière journée,
Quand il le vit, il était expirant :
Sans doute, hélas ! il est mort à présent.

RONDON

Voilà, ma foi, sa pension payée.

LISE

Il serait mort !

RONDON

N'en sois point effrayée ;

Va, que t'importe ?

FIERENFAT

Ah ! monsieur, la pâleur

De son visage efface la couleur.

RONDON

Elle est, ma foi, sensible : ah ! la friponne !

Puisqu'il est mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT

Mais après tout, mon père, voulez-vous... ?

EUPHÉMON

Ne craignez rien, vous serez son époux :

C'est mon bonheur.

Mais il serait atroce

Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce.

Puis-je, mon fils, mêler à ce festin

Le contretemps de mon juste chagrin,

Et sur vos fronts parés de fleurs nouvelles

Laisser couler mes larmes paternelles ?

Donnez, mon fils, ce jour à nos soupirs,

Et différez l'heure de vos plaisirs :

Par une joie indiscrete, insensée,

L'honnêteté serait trop offensée.

LISE

Ah ! oui, monsieur, j'approuve vos douleurs ;

Il m'est plus doux de partager vos pleurs

Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT

Eh ! mais, mon père...

RONDON

Eh ! vous n'êtes pas sage.

Quoi ! différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,
Maudit de vous, de sa famille entière !

EUPHÉMON

Dans ces moments un père est toujours père :
Ses attentats et toutes ses erreurs
Furent toujours le sujet de mes pleurs ;
Et ce qui pèse à mon âme attendrie,
C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

RONDON

Réparons-la ; donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui ;
Signons, dansons, allons.
Que de faiblesse !

EUPHÉMON

Mais...

RONDON

Mais, morbleu ! ce procédé me blesse :
De regretter même le plus grand bien,
C'est fort mal fait : douleur n'est bonne à rien ;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'est une énorme et ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils, votre fléau,
Vous mit trois fois sur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme ! allez, sa frénésie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille, et suivez mes avis ;
C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHÉMION

Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne pense ;
Je pleure, hélas ! sa mort et sa naissance.

RONDON, à Fierenfat.

Va, suis ton père, et sois expéditif ;
Prends ce contrat ; le mort saisit le vif.
Il n'est plus temps qu'avec moi l'on barguigne
Prends-lui la main, qu'il parafe et qu'il signe,
À Lise.

Et toi, ma fille, attendons à ce soir :
Tout ira bien.

LISE

Je suis au désespoir.

Acte troisième

Scène I

Euphémon fils, Jasmin.

JASMIN

Oui, mon ami, tu fus jadis mon maître ;
Je t'ai servi deux ans sans te connaître ;
Ainsi que moi réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce monsieur d'Entremonde,
Ce chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaisirs enivré ;
Tout est au diable. Éteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire
Sur du fumier l'orgueil est un abus ;
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable :
Né pour souffrir, je sais souffrir gaîment ;
Manquer de tout, voilà mon élément ;
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'était là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHÉMON FILS

Que la misère entraîne d'infâmie !
Faut-il encor qu'un valet m'humilie ?
Quelle accablante et terrible leçon !
Je sens encor, je sens qu'il a raison.

Il me console au moins à sa manière ;
Il m'accompagne, et son âme grossière,
Sensible et tendre en sa rusticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité ;
Né mon égal (puisqu'enfin il est homme),
Il me soutient sous le poids qui m'assomme,
Il suit gaîment mon sort infortuné ;
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN

Toi, des amis ! hélas ! mon pauvre maître,
Apprends-moi donc, de grâce, à les connaître ;
Comment sont faits les gens qu'on nomme amis

EUPHÉMON FILS

Tu les as vus chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
À mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout empruntant mon argent ;
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant moi présent.

JASMIN

Pauvre bête !

Pauvre innocent ! tu ne les voyais pas
Te chançonner au sortir d'un repas ;
Siffler, berner ta bénigne imprudence ?

EUPHÉMON FILS

Ah ! je le crois ; car, dans ma décadence,
Lorsqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir ; nul ne m'offrit sa bourse :
Puis au sortir, malade et sans ressource,
Lorsqu'à l'un d'eux, que j'avais tant aimé,
J'allai m'offrir mourant, inanimé,

Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrales livrées ;
Quand je lui vins demander un secours
D'où dépendaient mes misérables jours,
Il détourna son œil confus et traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chassa comme un pauvre importun.

JASMIN

Aucun n'osa te consoler ?

EUPHÉMON FILS

Aucun.

JASMIN

Ah, les amis ! les amis ! quels infâmes !

EUPHÉMON FILS

Les hommes sont tous de fer.

JASMIN

Et les femmes ?

EUPHÉMON FILS

J'en attendais, hélas ! plus de douceur ;
J'en ai cent fois essuyé plus d'horreur.
Celle surtout qui, m'aimant sans mystère,
Semblait placer son orgueil à me plaire,
Dans son logis, meublé de mes présents,
De mes bienfaits achetait des amants,
Et de mon vin régalaient leur cohue
Lorsque de faim j'expirais dans sa rue.
Enfin, Jasmin, sans ce pauvre vieillard
Qui dans Bordeaux me trouva par hasard,
Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance.
Mais en quel lieu sommes-nous, cher Jasmin ?

JASMIN

Près de Cognac, si je sais mon chemin ;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHÉMON FILS

Rondon, le père de... Quel nom dis-tu ?

JASMIN

Le nom d'un homme assez brusque et bourru.
Je fus jadis page dans sa cuisine ;
Mais, dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai : je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantassin, déserteur ;
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon se souviendra peut-être ;
Et nous pourrions, dans notre adversité...

EUPHÉMON FILS

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté ?

JASMIN

Depuis quinze ans. C'était un caractère
Moitié plaisant, moitié triste et colère ;
Au fond, bon diable : il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Œil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,
Et des raisons ! c'était une merveille.
Cela pouvait bien avoir de mon temps,
À bien compter, entre six à sept ans ;
Et cette fleur, avec l'âge embellie,
Est en état, ma foi ! d'être cueillie.

EUPHÉMON FILS

Ah, malheureux !

JASMIN

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis ne te peut consoler :

Je vois toujours à travers ta visière
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHÉMON FILS

Quel coup du sort, ou quel ordre des cieus
A pu guider ma misère en ces lieux ?
Hélas !

JASMIN

Ton œil contemple ces demeures ;
Tu restes là tout pensif, et tu pleures.

EUPHÉMON FILS

J'en ai sujet.

JASMIN

Mais connais-tu Rondon ?
Serais-tu pas parent de la maison ?

EUPHÉMON FILS

Ah ! laisse-moi.

JASMIN, *en l'embrassant.*

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHÉMON FILS, *en pleurant.*

Je suis... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN

Songe à vivre ;

Mourir de faim est par trop rigoureux :
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux ;
Servons-nous-en sans plainte importune.

Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Est dans leurs bras, qui, la bêche à la main,
Le dos courbé, retournent ce jardin
Enrôlons-nous parmi cette canaille ;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHÉMON FILS

Hélas ! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fausses délices ;
Ils ont au moins, sans trouble, sans remords,
La paix de l'âme et la santé du corps.

Scène II

Madame Croupillac, Euphémon fils, Jasmin.

MADAME CROUPILLAC, dans l'enfoncement.

Que vois-je ici ? serais-je aveugle ou borgne ?
C'est lui, ma foi ! plus j'avise et je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'est lui.

Elle le considère.

Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui.
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, cousu d'or... c'est lui-même.

Elle s'approche d'Euphémon.

Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me semble pauvre et laid.
La maladie altère un beau visage ;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN

Mais pourquoi donc ce spectre féminin
Nous poursuit-il de son regard malin ?

EUPHÉMON FILS

Je la connais, hélas ! ou je me trompe ;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.
Il est affreux d'être ainsi dépouillé
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

MADAME CROUPILLAC,
s'avançant vers Euphémon fils.

Mon fils, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en si piètre posture ?

EUPHÉMON FILS

Ma faute.

MADAME CROUPILLAC
Hélas ! comme te voilà mis !

JASMIN

C'est pour avoir eu d'excellents amis,
C'est pour avoir été volé, madame.

MADAME CROUPILLAC

Volé ! par qui ? comment ?

JASMIN

Par bonté d'âme.

Nos voleurs sont de très honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéants,
Buveurs, joueurs, et conteurs agréables,
Des gens d'esprit, des femmes adorables.

MADAME CROUPILLAC

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé :
Mais vous serez cent fois plus affligé
Quand vous saurez les excessives pertes
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu souffertes.

EUPHÉMON FILS

Adieu, madame.

MADAME CROUPILLAC , l'arrêtant.

Adieu ! non, tu sauras
Mon accident ; parbleu ! tu me plaindras.

EUPHÉMON FILS

Soit, je vous plains ; adieu.

MADAME CROUPILLAC

Non, je te jure

Que tu sauras toute mon aventure.
Un Fierenfat, robin de son métier,
Vint avec moi connaissance lier,

Elle court après lui.

Dans Angoulême, au temps où vous battîtes
Quatre huissiers, et la fuite vous prîtes.
Ce Fierenfat habite en ce canton
Avec son père, un seigneur Euphémon.

EUPHÉMON FILS, *revenant*.

Euphémon ?

MADAME CROUPILLAC

Oui.

EUPHÉMON FILS

Ciel ! madame, de grâce,
Cet Euphémon, cet honneur de sa race,
Que ses vertus ont rendu si fameux,
Serait...

MADAME CROUPILLAC

Eh oui.

EUPHÉMON FILS

Quoi ! dans ces mêmes lieux ?

MADAME CROUPILLAC

Oui.

EUPHÉMON FILS

Puis-je au moins savoir... comme il se porte ?

MADAME CROUPILLAC

Fort bien, je crois... Que diable vous importe ?

EUPHÉMON FILS

Et que dit-on... ?

MADAME CROUPILLAC

De qui ?

EUPHÉMON FILS

D'un fils aîné

Qu'il eut jadis ?

MADAME CROUPILLAC

Ah ! c'est un fils mal né,

Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de son père,
Depuis longtemps de débauches perdu,
Et qui peut-être est à présent pendu.

EUPHÉMON FILS

En vérité... je suis confus dans l'âme
De vous avoir interrompu, madame.

MADAME CROUPILLAC

Poursuivons donc. Fierenfat, son cadet,
Chez moi l'amour hautement me faisait ;
Il me devait avoir par mariage.

EUPHÉMON FILS

Eh bien ! a-t-il ce bonheur en partage ?
Est-il à vous ?

MADAME CROUPILLAC

Non, ce fat engraisé

De tout le lot de son frère insensé,
Devenu riche, et voulant l'être encore.
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut saisir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHÉMON FILS

Que dites-vous ? Quoi ! madame, il l'épouse ?

MADAME CROUPILLAC

Vous m'en voyez terriblement jalouse.

EUPHÉMON FILS

Ce jeune objet aimable..., dont Jasmin
M'a tantôt fait un portrait si divin,
Se donnerait...

JASMIN

Quelle rage est la vôtre !
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme ! il s'afflige de tout.

EUPHÉMON FILS, à part.

Ce coup a mis ma patience à bout.
À Mme Croupillac.

Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un si sensible outrage :
Si j'étais cru, cette Lise aujourd'hui
Assurément ne serait pas pour lui.

MADAME CROUPILLAC

Oh ! tu le prends du ton qu'il le faut prendre :
Tu plains mon sort, un gueux est toujours tendre ;
Tu paraissais bien moins compatissant
Quand tu roulais sur l'or et sur l'argent :
Écoute ; on peut s'entraider dans la vie.

JASMIN

Aidez-nous donc, madame, je vous prie.

MADAME CROUPILLAC

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHÉMON FILS

Moi, vous servir ! hélas ! madame, en quoi ?

MADAME CROUPILLAC

En tout. Il faut prendre en main mon injure :
Un autre habit, quelque peu de parure,

Te pourraient rendre encore assez joli.
Ton esprit est insinuant, poli ;
Tu connais l'art d'empaumer une fille ;
Introduis-toi, mon cher, dans la famille ;
Fais le flatteur auprès de Fienrenfat ;
Vante son bien, son esprit, son rabat ;
Sois en faveur ; et lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste ;
Je veux gagner du temps en protestant.

EUPHÉMON, *voyant son père.*

Que vois-je ? ô ciel !

Il s'enfuit.

MADAME CROUPILLAC

Cet homme est fou, vraiment :

Pourquoi s'enfuir ?

JASMIN

C'est qu'il vous craint, sans doute.

MADAME CROUPILLAC

Poltron, demeure, arrête, écoute, écoute.

Scène III

Euphémon père, Jasmin.

EUPHÉMON

Je l'avouerai, cet aspect imprévu
D'un malheureux avec peine entrevu
Porte à mon cœur je ne sais quelle atteinte
Qui me remplit d'amertume et de crainte :
Il a l'air noble, et même certains traits
Qui m'ont touché : las ! je ne vois jamais
De malheureux à peu près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuse image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Persécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils est mort, ou vit dans la misère,
Dans la débauche, et fait honte à son père.
De tous côtés je suis bien malheureux !
J'ai deux enfants, ils m'accablent tous deux :
L'un, par sa perte et par sa vie infâme,
Fait mon supplice et déchire mon âme ;
L'autre en abuse ; il sent trop que sur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie est un poids qui m'accable.

Apercevant Jasmin qui le salue

Que me veux-tu, l'ami ?

JASMIN

Seigneur aimable,

Reconnaissez, digne et noble Euphémon,
Certain Jasmin élevé chez Rondon.

EUPHÉMON

Ah ! ah ! c'est toi ? Le temps change un visage ;
Et mon front chauve en sent le long outrage.

Quand tu partis, tu me vis encor frais ;
Mais l'âge avance, et le terme est bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie ?

JASMIN

Oui, je suis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant et damné comme un juif :
Le bonheur semble un être fugitif :
Le diable enfin, qui toujours me promène,
Me fit partir ; le diable me ramène.

EUPHÉMON

Je t'aiderai : sois sage, si tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'est en fui ?

JASMIN

Mais... c'est mon camarade,
Un pauvre hère, affamé comme moi,
Qui, n'ayant rien, cherche aussi de l'emploi.

EUPHÉMON

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs ? est-il sage ?

JASMIN

Il doit l'être.

Je lui connais d'assez bons sentiments ;
Il a, de plus, de fort jolis talents ;
Il sait écrire, il sait l'arithmétique,
Dessine un peu, sait un peu de musique :
Ce drôle-là fut très bien élevé.

EUPHÉMON

S'il est ainsi, son poste est tout trouvé.
Jasmin, mon fils deviendra votre maître :

Il se marie, et dès ce soir peut-être ;
Avec son bien son train doit augmenter.
Un de ses gens qui vient de le quitter
Vous laisse encore une place vacante :
Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente ;
Vous le verrez chez Rondon, mon voisin ;
J'en parlerai. J'y vais : adieu, Jasmin ;
En attendant, tiens, voici de quoi boire.

Scène IV

JASMIN

Ah, l'honnête homme ! ô ciel ! pourrait-on croire
Qu'il soit encore, en ce siècle félon,
Un cœur si droit, un mortel aussi bon ?
Cet air, ce port, cette âme bienfaisante
Du bon vieux temps est l'image parlante.

Scène V

Euphémon fils, revenant ; JASMIN.

JASMIN, *en l'embrassant.*

Je t'ai trouvé déjà condition,
Et nous serons laquais chez Euphémon.

EUPHÉMON FILS

Ah !

JASMIN

S'il te plaît, quel excès de surprise ?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Pressant tes mots au passage étranglés ?

EUPHÉMON FILS

Ah ! je ne puis contenir ma tendresse ;
Je cède au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité ?

EUPHÉMON FILS

Elle m'a dit... Je n'ai rien écouté.

JASMIN

Qu'avez-vous donc ?

EUPHÉMON FILS

Mon cœur ne peut se taire :

Cet Euphémon...

JASMIN

Eh bien ?

EUPHÉMON FILS

Ah !... c'est mon père.

JASMIN

Qui ? lui, monsieur ?

EUPHÉMON FILS

Oui, je suis cet aîné,

Ce criminel, et cet infortuné,
Qui désola sa famille éperdue.
Ah ! que mon cœur palpitait à sa vue !
Qu'il lui portait ses vœux humiliés !
Que j'étais prêt de tomber à ses pieds !

JASMIN

Qui ? vous, son fils ? ah ! pardonnez, de grâce,
Ma familière et ridicule audace ;
Pardon, monsieur.

EUPHÉMON FILS

Va, mon cœur oppressé
Peut-il savoir si tu m'as offensé ?

JASMIN

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique ; et, s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

EUPHÉMON FILS

Et c'est aussi ce qui me désespère.
Mais réponds-moi ; que te disait mon père ?

JASMIN

Moi, je disais que nous étions tous deux
Prêts à servir, bien élevés, très gueux ;

Et lui, plaignant nos destins sympathiques,
Nous recevait tous deux pour domestiques.
Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce président à Lise tant promis,
Ce président, votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHÉMON FILS

Eh bien ! il faut développer mon cœur.
Vois tous mes maux, connais leur profondeur ;
S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Être maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
À mon cadet voir passer ma fortune,
Être exposé, dans ma honte importune,
À le servir, quand il m'a tout ôté ;
Voilà mon sort : je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, et mort à l'espérance,
Haï du monde, et méprisé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux ?

JASMIN

Jaloux ! de qui ?

EUPHÉMON FILS

De mon frère, de Lise.

JASMIN

Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre sœur ?
Mais vraiment c'est un trait
Digne de vous ; ce péché vous manquait.

EUPHÉMON FILS

Tu ne sais pas qu'au sortir de l'enfance

(Car chez Rondon tu n'étais plus, je pense)
Par nos parents l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres soumis ;
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voisinage :
Plantés exprès, deux jeunes arbrisseaux
Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.
Le temps, l'amour qui hâtait sa jeunesse,
La fit plus belle, augmenta sa tendresse :
Tout l'univers alors m'eût envié ;
Mais jeune, aveugle, à des méchants lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me faisais un lâche point d'honneur
De mépriser, d'insulter son ardeur.
Le croirais-tu ? je l'accablai d'outrages.
Quels temps, hélas ! les violents orages
Des passions qui troublaient mon destin
À mes parents m'arrachèrent enfin.
Tu sais depuis quel fut mon sort funeste :
J'ai tout perdu ; mon amour seul me reste :
Le ciel, ce ciel qui doit nous désunir,
Me laisse un cœur, et c'est pour me punir.

JASMIN

S'il est ainsi, si dans votre misère
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conseil était bon
De vous fourrer, s'il se peut, chez Rondon.
Le sort maudit épuisa votre bourse ;
L'amour pourrait vous servir de ressource.

EUPHÉMON FILS

Moi, l'oser voir ! moi, m'offrir à ses yeux,
Après mon crime, en cet état hideux !
Il me faut fuir un père, une maîtresse :

J'ai de tous deux outragé la tendresse ;
Et je ne sais, ô regrets superflus !
Lequel des deux doit me haïr le plus.

Scène VI

Euphémon fils, Fierenfat, Jasmin.

JASMIN

Voilà, je crois, ce président si sage.

EUPHÉMON FILS

Lui ? je n'avais jamais vu son visage.
Quoi ! c'est donc lui, mon frère, mon rival ?

FIERENFAT

En vérité, cela ne va pas mal :
J'ai tant pressé, tant sermonné mon père,
Que malgré lui nous finissons l'affaire.

En voyant Jasmin.

Où sont ces gens qui voulaient me servir ?

JASMIN

C'est nous, monsieur ; nous venions nous offrir
Très humblement.

FIERENFAT

Qui de vous deux sait lire ?

JASMIN

C'est lui, monsieur.

FIERENFAT

Il sait sans doute écrire ?

JASMIN

Oh ! oui, monsieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT

Mais il devrait savoir aussi parler.

JASMIN

Il est timide, et sort de maladie.

FIERENFAT

Il a pourtant la mine assez hardie ;
Il me paraît qu'il sent assez son bien.
Combien veux-tu gagner de gages ?

EUPHÉMON FILS

Rien.

JASMIN

Oh ! nous avons, monsieur, l'âme héroïque.

FIERENFAT

À ce prix-là, viens, sois mon domestique ;
C'est un marché que je veux accepter ;
Viens, à ma femme il faut te présenter.

EUPHÉMON FILS

À votre femme ?

FIERENFAT

Oui, oui, je me marie.

EUPHÉMON FILS

Quand ?

FIERENFAT

Dès ce soir.

EUPHÉMON FILS

Ciel !... Monsieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé ?

FIERENFAT

Oui.

EUPHÉMON FILS

Monsieur...

FIERENFAT

Hem !

EUPHÉMON FILS

En seriez-vous aimé ?

FIERENFAT

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drôle !

EUPHÉMON FILS

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur !

FIERENFAT

Qu'est-ce qu'il dit ?

JASMIN

Il dit que de grand cœur

Il voudrait bien vous ressembler et plaire.

FIERENFAT

Eh ! je le crois : mon homme est téméraire.
Çà, qu'on me suive, et qu'on soit diligent,
Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,
Respectueux ; allons, La Fleur, La Brie,
Venez, faquins.

EUPHÉMON FILS

Il me prend une envie,

C'est d'affubler sa face de palais,
À poing fermé, de deux larges soufflets.

JASMIN

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître !

EUPHÉMON FILS

Ah ! soyons sage : il est bien temps de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs est de savoir souffrir.

Acte quatrième

Scène I

Madame Croupillac, Euphémon fils, Jasmin.

MADAME CROUPILLAC

J'ai, mon très cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit ?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit ?
Pourras-tu bien d'un air de prud'homme
Dans la maison semer la zizanie ?
As-tu flatté le bonhomme Euphémon ?
Parle : as-tu vu la future ?

EUPHÉMON FILS

Hélas ! non.

MADAME CROUPILLAC

Comment ?

EUPHÉMON FILS

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

MADAME CROUPILLAC

Allons donc, je t'en prie ;
Attaque-la pour me plaire, et rends-moi
Ce traître ingrat qui séduisit ma foi.
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service.
Reprends cet air imposant et vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,

Qui triomphait sitôt de la sagesse.
Pour être heureux, reprends ta hardiesse.
Je l'ai perdue.

MADAME CROUPILLAC

Eh quoi ! quel embarras !

EUPHÉMON FILS

J'étais hardi lorsque je n'aimais pas.

JASMIN

D'autres raisons l'intimident peut-être ;
Ce Fierenfat est, ma foi, notre maître ;
Pour ses valets il nous retient tous deux.

MADAME CROUPILLAC

C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux ;
De sa maîtresse être le domestique
Est un bonheur, un destin presque unique :
Profitez-en.

JASMIN

Je vois certains attraits

S'acheminer pour prendre ici le frais
De chez Rondon, me semble, elle est sortie.

MADAME CROUPILLAC

Eh ! sois donc vite amoureux, je t'en prie :
Voici le temps : ose un peu lui parler.
Quoi ! je te vois soupirer et trembler !
Tu l'aimes donc ? ah ! mon cher, ah ! de grâce

EUPHÉMON FILS

Si vous saviez, hélas ! ce qui se passe
Dans mon esprit interdit et confus,
Ce tremblement ne vous surprendrait plus.

JASMIN, *en voyant Lise.*

L'aimable enfant ! comme elle est embellie !

EUPHÉMON FILS

C'est elle ; ô Dieu ! je meurs de jalousie,
De désespoir, de remords, et d'amour.

MADAME CROUPILLAC

Adieu : je vais te servir à mon tour.

EUPHÉMON FILS

Si vous pouvez, faites que l'on diffère
Ce triste hymen.

MADAME CROUPILLAC

C'est ce que je vais faire.

EUPHÉMON FILS

Je tremble, hélas !

JASMIN

Il faut tâcher du moins

Que vous puissiez lui parler sans témoins.
Retirons-nous.

EUPHÉMON FILS

Oh ! je te suis : j'ignore

Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore :
Je n'oserai jamais m'y présenter.

Scène II

Lise, Marthe ; Jasmin, dans l'enfoncement,
et Euphémon fils, plus reculé.

LISE

J'ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon cœur faire en secret l'étude ;
Plus j'y regarde, hélas ! et plus je voi
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle,
À mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'est qu'en effet Fierenfat et mon père
En sont plus vifs à presser ma misère :
Ils ont gagné le bonhomme Euphémon.

MARTHE

En vérité, ce vieillard est trop bon ;
Ce Fierenfat est par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE

Il aime un fils unique ;
Je lui pardonne : accablé du premier,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE

Mais, après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'est pas sûr que l'autre soit sans vie.

LISE

Hélas ! il faut (quel funeste tourment !)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE

De son danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE

Ah ! sans l'aimer, on peut plaindre son sort.

MARTHE

Mais n'être plus aimé, c'est être mort.
Vous allez donc être enfin à son frère ?

LISE

Ma chère enfant, ce mot me désespère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur ;
L'aversion s'est changée en horreur :
C'est un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que, dans l'excès du mal qui me consume,
Je me résous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN, *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en secret, ô gentille merveille !
Vous dire ici quatre mots à l'oreille ?

MARTHE, *à Jasmin.*

Très volontiers.

LISE, *à part.*

Ô sort ! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectes le fil,
Lorsqu'un ingrat, un amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas ! si misérable ?

MARTHE, *venant à Lise.*

C'est un des gens de votre président ;
Il est à lui, dit-il, nouvellement ;
Il voudrait bien vous parler.

LISE

Qu'il attende.

MARTHE, à *Jasmin*.

Mon cher ami, madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE

Quoi ! toujours m'excéder !
Et même absent en tous lieux m'obséder !
De mon hymen que je suis déjà lasse !

JASMIN, à *Marthe*.

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grâce.

MARTHE, *revenant*.

Absolument il prétend vous parler.

LISE

Ah ! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout à l'heure ;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure.

LISE

Rentrons donc vite, et courons me cacher.

Scène III

Lise, Marthe, Euphémon fils, s'appuyant sur Jasmin.

EUPHÉMON FILS

La voix me manque, et je ne puis marcher ;
Mes faibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN

Donnez la main ; venons sur son passage.

EUPHÉMON FILS

Un froid mortel a passé dans mon cœur.

À Lise.

Souffrirez-vous... ?

LISE, sans le regarder.

Que voulez-vous, monsieur ?

EUPHÉMON FILS, se jetant à genoux.

Ce que je veux ? la mort que je mérite.

LISE

Que vois-je ? ô ciel !

MARTHE

Quelle étrange visite !

C'est Euphémon ! grand Dieu ! qu'il est changé !

EUPHÉMON FILS

Oui, je le suis ; votre cœur est vengé ;
Oui, vous devez en tout me méconnaître :
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint, dans ce séjour,
Qui fit rougir la nature et l'amour.

Jeune, égaré, j'avais tous les caprices ;
De mes amis j'avais pris tous les vices ;
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux, fut de vous offenser.
J'ai reconnu (j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime),
J'ai reconnu ma détestable erreur ;
Le vice était étranger dans mon cœur :
Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ses clartés naturelles ;
Mon feu pour vous, ce feu saint et sacré,
Y reste seul ; il a tout épuré.
C'est cet amour, c'est lui qui me ramène,
Non pour briser votre nouvelle chaîne,
Non pour oser traverser vos destins ;
Un malheureux n'a pas de tels desseins :
Mais quand les maux où mon esprit succombe
Dans mes beaux jours avaient creusé ma tombe,
À peine encore échappé du trépas,
Je suis venu ; l'amour guidait mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure dernière,
Heureux cent fois, en quittant la lumière,
Si, destiné pour être votre époux,
Je meurs au moins sans être haï de vous !

LISE

Je suis à peine en mon sens revenue.
C'est vous, ô ciel ! vous, qui cherchez ma vue !
Dans quel état ! quel jour !... Ah, malheureux !
Que vous avez fait de tort à tous deux !

EUPHÉMON FILS

Oui, je le sais ; mes excès, que j'abhorre,
En vous voyant semblent plus grands encore ;
Ils sont affreux, et vous les connaissez :
J'en suis puni, mais point encore assez.

LISE

Est-il bien vrai, malheureux que vous êtes,
Qu'enfin domptant vos fougues indiscrètes,
Dans votre cœur en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu ?

EUPHÉMON FILS

Qu'importe, hélas ! que la vertu m'éclaire ?
Ah ! j'ai trop tard aperçu sa lumière !
Trop vainement mon cœur en est épris,
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que tous avez gagné cette victoire ?
Consultez-vous, ne trompez point mes vœux ;
Seriez-vous bien et sage et vertueux ?

EUPHÉMON FILS

Oui, je le suis, car mon cœur vous adore.

LISE

Vous, Euphémon ! vous m'aimeriez encore ?

EUPHÉMON FILS

Si je vous aime ? hélas ! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui seul m'a soutenu.
J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie ;
Ma main cent fois allait trancher ma vie ;
Je respectai les maux qui m'accablaient ;
J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes sentiments, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être ;
De ma raison je vous dois le retour,
Si j'en conserve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes

Ce front serein, brillant de nouveaux charmes
Regardez-moi, tout changé que je suis ;
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible tristesse,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
Je fus peut-être autrefois moins affreux ;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE

Si je vous vois constant et raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

EUPHÉMON FILS

Que dites-vous ? juste ciel ! vous pleurez ?

LISE, à *Marthe*.

Ah ! soutiens-moi, mes sens sont égarés.
Moi, je serais l'épouse de son frère !...
N'avez-vous point vu déjà votre père ?

EUPHÉMON FILS

Mon front rougit, il ne s'est point montré
À ce vieillard que j'ai déshonoré :
Hâï de lui, proscrit, sans espérance,
J'ose l'aimer, mais je fuis sa présence.

LISE

Eh ! quel est donc votre projet enfin ?

EUPHÉMON FILS

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre sort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre ;
Changeant de nom aussi bien que d'état.
Avec honneur je servirai soldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, et m'obtiendra vos larmes.

Par ce métier l'honneur n'est point blessé ;
Rose et Fabert ont ainsi commencé.

LISE

Ce désespoir est d'une âme bien haute,
Il est d'un cœur au-dessus de sa faute ;
Ces sentiments me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, si de moi je dispose,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propose,
De votre sort si je puis prendre soin,
Pour le changer vous n'irez pas si loin,

EUPHÉMON FILS

Ô ciel ! mes maux ont attendri votre âme !

LISE

Ils me touchaient : votre remords m'enflamme.

EUPHÉMON FILS

Quoi ! vos beaux yeux, si longtemps courroucés,
Avec amour sur les miens sont baissés !
Vous rallumez ces feux si légitimes,
Ces feux sacrés qu'avaient éteints mes crimes.
Ah ! si mon frère, aux trésors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage
Dont la nature avait fait mon partage ;
Qu'il porte envie à ma félicité :
Je vous suis cher, il est déshérité.
Ah ! je mourrai de l'excès de ma joie !

MARTHE

Ma foi ! c'est lui qu'ici le diable envoie.

LISE

Contraignez donc ces soupirs enflammés ;
Dissimulez.

EUPHÉMON FILS

Pourquoi, si vous m'aimez ?

LISE

Ah ! redoutez mes parents, votre père !
Nous ne pouvons cacher à votre frère
Que vous avez embrassé mes genoux ;
Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE

Je ris déjà de sa grave colère.

Scène IV

Lise, Euphémon fils, Marthe, Jasmin ; Fierenfat,
dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.

FIERENFAT

Ou quelque diable a troublé ma visièrè,
Ou, si mon œil est toujours clair et net,
Je suis... j'ai vu... je le suis... j'ai mon fait.

En avançant vers Euphémon.

Ah ! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire !

EUPHÉMON FILS, en colère.

Je...

JASMIN, se mettant entre eux.

C'est, monsieur, une importante affaire
Qui se traitait, et que vous dérangez ;
Ce sont deux cœurs en peu de temps changés ;
C'est du respect, de la reconnaissance,
De la vertu... Je m'y perds, quand j'y pense.

FIERENFAT

De la vertu ? Quoi ! lui baiser la main !
De la vertu ? scélérat !

EUPHÉMON FILS

Ah ! Jasmin,

Que, si j'osais...

FIERENFAT

Non, tout ceci m'assomme :
Si c'eût été du moins un gentilhomme !
Mais un valet, un gueux contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'est de l'argent que je perdrais peut-être !...

LISE, à Euphémon.

Contraignez-vous, si vous m'aimez.

FIERENFAT

Ah ! traître !

Je te ferai pendre ici, sur ma foi !

À Marthe.

Tu ris, coquine !

MARTHE

Oui, monsieur.

FIERENFAT

Et pourquoi ?

De quoi ris-tu ?

MARTHE

Mais, monsieur, de la chose...

FIERENFAT

Tu ne sais pas à quoi ceci t'expose,
Ma bonne amie, et ce qu'au nom du roi
On fait parfois aux filles comme toi ?

MARTHE

Pardonnez-moi, je le sais à merveille.

FIERENFAT, à Lise.

Et vous semblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidèle avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré ;
De votre cœur l'inconstance est précoce ;
Un jour d'hymen ! une heure avant la noce !
Voilà, ma foi, de votre probité !

LISE

Calmez, monsieur, votre esprit irrité :
Il ne faut pas sur la simple apparence
Légèrement condamner l'innocence.

FIERENFAT

Quelle innocence !

LISE

Oui, quand vous connaîtrez
Mes sentiments, vous les estimerez.

FIERENFAT

Plaisant chemin pour avoir de l'estime !

EUPHÉMON FILS

Oh ! c'en est trop.

LISE, à Euphémon.

Quel courroux vous anime ?

Eh ! réprimez...

EUPHÉMON FILS

Non, je ne puis souffrir
Que d'un reproche il ose vous couvrir.

FIERENFAT

Savez-vous bien que l'on perd son douaire,
Son bien, sa dot, quand...

EUPHÉMON FILS, en colère, et
mettant la main sur la garde de son épée.

Savez-vous vous taire ?

LISE

Eh ! modérez...

EUPHÉMON FILS

Monsieur le président,
Prenez un air un peu moins imposant,
Moins fier, moins haut, moins juge ; car madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme ;
Elle n'est point votre maîtresse aussi.

Eh ! pourquoi donc gronder de tout ceci ?
Vos droits sont nuls : il faut avoir su plaire
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étaient point faits pour vous ;
Il vous sied mal d'oser être jaloux.
Madame est bonne, et fait grâce à mon zèle :
Imitez-la, soyez aussi bon qu'elle.

FIERENFAT, *en posture de se battre.*

Je n'y puis plus tenir.
À moi, mes gens !

EUPHÉMON FILS

Comment ?

FIERENFAT

Allez me chercher des sergents.

LISE , à *Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de respect à son maître,
À mon état, à ma robe.

EUPHÉMON FILS

Observez

Ce qu'à madame ici vous en devez ;
Et quant à moi, quoi qu'il puisse en paraître,
C'est vous, monsieur, qui m'en devez, peut-être.

FIERENFAT

Moi... moi ?

EUPHÉMON FILS

Vous... vous.

FIERENFAT

Ce drôle est bien osé.

C'est quelque amant en valet déguisé.

Qui donc es-tu ? réponds-moi.

EUPHÉMON FILS

Je l'ignore ;

Ma destinée est incertaine encore :

Mon sort, mon rang, mon état, mon bonheur,

Mon être enfin, tout dépend de son cœur,

De ses regards, de sa bonté propice.

FIERENFAT

Il dépendra bientôt de la justice,

Je t'en réponds ; va, va, je cours hâter

Tous mes recors, et vite instrumenter.

À Lise.

Allez, perfide, et craignez ma colère ;

J'amènerai vos parents, votre père ;

Votre innocence en son jour paraîtra,

Et comme il faut on vous estimera.

Scène V

Lise, Euphémon fils, Marthe.

LISE

Eh ! cachez-vous, de grâce ; rentrons vite :
De tout ceci je crains pour nous la suite.
Si votre père apprenait que c'est vous,
Rien ne pourrait apaiser son courroux ;
Il penserait qu'une fureur nouvelle
Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle ;
Que vous venez entre nos deux maisons
Porter le trouble et les divisions ;
Et l'on pourrait, pour ce nouvel esclandre,
Vous enfermer, hélas ! sans vous entendre.

MARTHE

Laissez-moi donc le soin de le cacher.
Soyez-en sûre, on aura beau chercher.

LISE

Allez, croyez qu'il est très nécessaire
Que j'adoucisse en secret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il se peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien...

À Marthe.

Prends soin qu'il ne paraisse.

Eh ! va donc vite.

Scène VI

Rondon, Lise.

RONDON

Eh bien ! ma Lise, qu'est-ce ?
Je te cherchais, et ton époux aussi.

LISE

Il ne l'est pas, que je crois,
Dieu merci

RONDON

Où vas-tu donc ?

LISE

Monsieur, la bienséance
M'oblige encor d'éviter sa présence.

Elle sort

RONDON

Ce président est donc bien dangereux !
Je voudrais être incognito près d'eux ;
Là... voir un peu quelle plaisante mine
Font deux amants qu'à l'hymen on destine

Scène VII

Fierenfat, Rondon, sergents.

FIERENFAT

Ah ! les fripons, ils sont fins et subtils.
Où les trouver ? où sont-ils ? où sont-ils ?
Où cachent-ils ma honte et leur fredaine ?

RONDON

Ta gravité me semble hors d'haleine.
Que prétends-tu ? que cherches-tu ? qu'as-tu ?
Que t'a-t-on fait ?

FIERENFAT

J'ai... qu'on m'a fait cocu.

RONDON

Cocu ! tudieu ! prends garde, arrête, observe.

FIERENFAT

Oui, oui, ma femme.
Allez, Dieu me préserve
De lui donner le nom que je lui dois !
Je suis cocu, malgré toutes les lois.

RONDON

Mon gendre !

FIERENFAT

Hélas ! il est trop vrai, beau-père.

RONDON

Eh quoi ! la chose...

FIERENFAT

Oh ! la chose est fort claire.

RONDON

Vous me poussez...

FIERENFAT

C'est moi qu'on pousse à bout.

RONDON

Si je croyais...

FIERENFAT

Vous pouvez croire tout.

RONDON

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre.

FIERENFAT

Mon fait pourtant est facile à comprendre.

RONDON

S'il était vrai, devant tous mes voisins
J'étranglerais ma Lise de mes mains.

FIERENFAT

Étranglez donc, car la chose est prouvée.

RONDON

Mais en effet ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte et le regard baissé ;
Elle avait l'air timide, embarrassé.
Mon gendre, allons, surprenons la pendarde ;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tudieu, l'honneur ! Oh, voyez-vous, Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raison.

Acte cinquième

Scène I

Lise, Marthe.

LISE

Ah ! je me sauve à peine entre tes bras :
Que de danger ! quel horrible embarras !
Faut-il qu'une âme aussi tendre, aussi pure,
D'un tel soupçon souffre un moment l'injure !
Cher Euphémon, cher et funeste amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment ?
À ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expose à l'infamie.

À Marthe.

Prends garde au moins, car on cherche partout.

MARTHE

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout,
Nous braverons le greffe et l'écritoire ;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon usage en secret pratiqués,
Par ces furets ne sont point remarqués ;
Là, votre amant se tapit, se dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédants en robe :
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute est en défaut.

Scène II

Lise, Marthe, Jasmin.

LISE

Eh bien ! Jasmin, qu'a-t-on fait ?

JASMIN

Avec gloire

J'ai soutenu mon interrogatoire ;
Tel qu'un fripon blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait sa voix de pédagogue,
L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue ;
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Disait : « Mon fils, sachons la vérité. »
Moi, toujours ferme, et toujours laconique,
Je rembarrais la troupe scolastique.

LISE

On ne sait rien ?

JASMIN

Non, rien ; mais dès demain
On saura tout, car tout se sait enfin.

LISE

Ah ! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le temps de prévenir son père :
Je tremble encore, et tout accroît ma peur ;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes espérances ;
Il m'aidera...

MARTHE

Moi, je suis dans des transes
Que tout ceci ne soit cruel pour vous,

Car nous avons deux pères contre nous,
Un président, les bégueules, les prudes.
Si vous saviez quels airs hautains et rudes,
Quel ton sévère, et quel sourcil froncé,
De leur vertu le faste rehaussé
Prend contre vous ; avec quelle insolence
Leur âcreté poursuit votre innocence :
Leurs cris, leur zèle, et leur sainte fureur
Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre :
Je n'ai jamais vu semblable bagarre :
Tout le logis est sens dessus dessous.
Ah ! que les gens sont sots, méchants, et fous !
On vous accuse, on augmente, on murmure ;
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons sont déjà renvoyés,
Tout interdits, sans boire, et point payés ;
Pour le festin six tables bien dressées
Dans ce tumulte ont été renversées.
Le peuple accourt, le laquais boit et rit,
Et Rondon jure, et Fierenfat écrit.

LISE

Et d'Euphémon le père respectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable ?

MARTHE

Madame, on voit sur son front éperdu
Cette douleur qui sied à la vertu ;
Il lève au ciel les yeux ; il ne peut croire
Que vous ayez d'une tache si noire
Souillé l'honneur de vos jours innocents ;
Par des raisons il combat vos parents :
Enfin, surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, et dit que sur personne

Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE

Que ce vieillard m'inspire de tendresse !

MARTHE

Voici Rondon, vieillard d'une autre espèce.
Fuyons, madame.

LISE

Ah ! gardons-nous-en bien ;
Mon cœur est pur : il ne doit craindre rien.

JASMIN

Moi, je crains donc.

Scène III

Lise, Marthe, Rondon.

RONDON

Matoise ! mijaurée !

Fille pressée, âme dénaturée !
Ah ! Lise, Lise, allons, je veux savoir
Tous les entours de ce procédé noir.
Çà, depuis quand connais-tu le corsaire ?
Son nom ? son rang ? comment t'a-t-il pu plaire ?
De ses méfaits je veux savoir le fil.
D'où nous vient-il ? en quel endroit est-il ?
Réponds, réponds : tu ris de ma colère ?
Tu ne meurs pas de honte ?

LISE

Non, mon père.

RONDON

Encor des non ? toujours ce chien de ton ;
Et toujours non, quand on parle à Rondon !
La négative est pour moi trop suspecte :
Quand on a tort, il faut qu'on me respecte,
Que l'on me craigne, et qu'on sache obéir.

LISE

Oui, je suis prête à vous tout découvrir.

RONDON

Ah ! c'est parler cela ; quand je menace,
On est petit...

LISE

Je ne veux qu'une grâce,

C'est qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON

Euphémon ? bon ! eh ! que pourra-t-il faire ?
C'est à moi seul qu'il faut parler.

LISE

Mon père,

J'ai des secrets qu'il faut lui confier ;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer,
Daignez... c'est tout ce que je puis vous dire.

RONDON

À sa demande encor faut-il souscrire ?
À ce bonhomme elle veut s'expliquer ;
On peut fort bien souffrir, sans rien risquer,
Qu'en confidence elle lui parle seule ;
Puis sur-le-champ je cloître ma bégueule.

Scène IV

Lise, Marthe.

LISE

Digne Euphémon, pourrai-je te toucher ?
Mon cœur de moi semble se détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.

À Marthe.

Écoute un peu.

Elle lui parle à l'oreille.

MARTHE

Vous serez obéie.

Scène V

Euphémon père, Lise.

LISE

Un siège... Hélas !... Monsieur, asseyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHÉMON, *l'empêchant de se mettre à genoux*
Vous m'outragez.

LISE

Non, mon cœur vous révère ;
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHÉMON PÈRE

Qui ? vous ! ma fille ?

LISE

Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom que j'ai su mériter.

EUPHÉMON PÈRE

Après l'éclat et la triste aventure
Qui de nos nœuds a causé la rupture !

LISE

Soyez mon juge, et lisez dans mon cœur ;
Mon juge enfin sera mon protecteur.
Écoutez-moi ; vous allez reconnaître
Mes sentiments, et les vôtres peut-être.
Elle prend un siège à côté de lui.

Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre et plus pure amitié,
À quelque objet de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qui brilla dans son heureux printemps,
Croissant en grâce, en mérite, en talents ;

Si quelque temps sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
Au feu de l'âge avait sacrifié
Tous ses devoirs, et même l'amitié.

EUPHÉMON PÈRE

Eh bien ?

LISE

Monsieur, si son expérience
Eût reconnu la triste jouissance
De ces faux biens, objets de ses transports,
Nés de l'erreur, et suivis des remords ;
Honteux enfin de sa folle conduite,
Si sa raison, par le malheur instruite,
De ses vertus rallumant le flambeau,
Le ramenait avec un cœur nouveau ;
Ou que plutôt, honnête homme et fidèle,
Il eût repris sa forme naturelle ;
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui ?

EUPHÉMON PÈRE

De ce portrait que voulez-vous conclure ?
Et quel rapport a-t-il à mon injure ?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vu
Est un jeune homme en ces lieux inconnu ;
Et cette veuve, ici, dit elle-même
Qu'elle l'a vu six mois dans Angoulême ;
Un autre dit que c'est un effronté,
D'amours obscurs follement entêté ;
Et j'avouerai que ce portrait redouble
L'étonnement et l'horreur qui me trouble.

LISE

Hélas ! monsieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il est, vous serez plus surpris.
De grâce, un mot ; votre âme est noble et belle ;

La cruauté n'est pas faite pour elle :
N'est-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut longtemps cher à vos yeux attendris ?

EUPHÉMON PÈRE

Oui, je l'avoue, et ses lâches offenses
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances :
J'ai plaint sa mort, j'avais plaint ses malheurs ;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laissé ma raison saine et pure
De ses excès punir sur lui l'injure.

LISE

Vous ! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repousser encore avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ses pleurs arroserait vos pieds !
Le pourriez-vous ?

EUPHÉMON PÈRE

Hélas ! vous oubliez

Qu'il ne faut point, par de nouveaux supplices,
De ma blessure ouvrir les cicatrices.
Mon fils est mort, ou mon fils, loin d'ici,
Est dans le crime à jamais endurci :
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander sa grâce ?

LISE

La demander ! sans doute, il y viendra ;
Vous l'entendrez ; il vous attendrira.

EUPHÉMON PÈRE

Que dites-vous ?

LISE

Oui, si la mort trop prompte
N'a pas fini sa douleur et sa honte,

Peut-être ici vous le verrez mourir
À vos genoux, d'excès de repentir.

EUPHÉMON PÈRE

Vous sentez trop quel est mon trouble extrême.
Mon fils vivrait !

LISE

S'il respire, il vous aime.

EUPHÉMON PÈRE

Ah ! s'il m'aimait ! Mais quelle vaine erreur !
Comment ? de qui l'apprendre ?

LISE

De son cœur.

EUPHÉMON PÈRE

Mais sauriez-vous... ?

LISE

Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHÉMON PÈRE

Non, non, c'est trop me tenir en suspens ;
Ayez pitié du déclin de mes ans :
J'espère encore, et je suis plein d'alarmes.
J'aimai mon fils ; jugez-en par mes larmes.
Ah ! s'il vivait, s'il était vertueux !
Expliquez-vous ; parlez-moi.

LISE

Je le veux :

Il en est temps, il faut vous satisfaire,
*Elle fait quelques pas, et s'adresse à
Euphémon fils, qui est dans la coulisse.*

Venez enfin.

Scène VI

Euphémon père, Euphémon fils, Lise.

EUPHÉMON PÈRE

Que vois-je ? ô ciel !

EUPHÉMON FILS, *aux pieds de son père.*

Mon père,

Connaissez-moi, décidez de mon sort ;
J'attends d'un mot ou la vie ou la mort.

EUPHÉMON PÈRE

Ah ! qui t'amène en cette conjoncture ?

EUPHÉMON FILS

Le repentir, l'amour, et la nature.

LISE, *se mettant aussi à genoux.*

À vos genoux vous voyez vos enfants ;
Oui, nous avons les mêmes sentiments,
Le même cœur...

EUPHÉMON FILS, *en montrant Lise.*

Hélas ! son indulgence

De mes fureurs a pardonné l'offense ;
Suivez, suivez, pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'espérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer aimé de vous et d'elle ;
Et si je vis, ah ! c'est pour mériter
Ces sentiments dont j'ose me flatter.
D'un malheureux vous détournez la vue ?
De quels transports votre âme est-elle émue ?
Est-ce la haine ? Et ce fils condamné...

EUPHÉMON PÈRE, *se levant et l'embrassant.*

C'est la tendresse, et tout est pardonné
Si la vertu règne enfin dans ton âme :
Je suis ton père.

LISE

Et j'ose être sa femme.

À Euphémon.

J'étais à lui ; permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds soient enfin renoués.
Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande,
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande.
Il ne veut rien, et, s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

Scène VII

Les précédents, Rondon, madame
Croupillac, Fierenfat, recors, suite.

FIERENFAT

Ah ! le voici qui parle encore à Lise.
Prenons notre homme hardiment par surprise,
Montrons un cœur au-dessus du commun.

RONDON

Soyons hardis, nous sommes six contre un.

LISE, à Rondon.

Ouvrez les yeux, et connaissez qui j'aime.

RONDON

C'est lui.

FIERENFAT

Qui donc ?

LISE

Votre frère.

EUPHÉMON PÈRE

Lui-même.

FIERENFAT

Vous vous moquez ! ce fripon, mon frère ?

LISE

Oui.

MADAME CROUPILLAC

J'en ai le cœur tout à fait réjoui.

RONDON

Quel changement ! quoi ? c'est donc là mon drôle ?

FIERENFAT

Oh ! oh ! je joue un fort singulier rôle :
Tudieu, quel frère !

EUPHÉMON PÈRE

Oui, je l'avais perdu ;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

MADAME CROUPILLAC

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT

La vilaine âme !

Il ne revient que pour m'ôter ma femme !

EUPHÉMON FILS, à Fierenfat.

Il faut enfin que vous me connaissiez :
C'est vous, monsieur, qui me la ravissiez.
Dans d'autres temps j'avais eu sa tendresse.
L'emportement d'une folle jeunesse
M'ôta ce bien dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour salulaire,
Ma probité, ma maîtresse, mon père.
M'envierez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang et des droits de l'amour ?
Gardez mes biens, je vous les abandonne ;
Vous les aimez... moi, j'aime sa personne ;
Chacun de nous aura son vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, monsieur, dans son cœur.

EUPHÉMON PÈRE

Non, sa bonté si désintéressée
Ne sera pas si mal récompensée ;
Non, Euphémon, ton père ne veut pas

T'offrir sans bien, sans dot, à ses appas.

RONDON

Oh ! bon cela.

MADAME CROUPILLAC

Je suis émerveillée,

Tout ébaubie, et toute consolée.

Ce gentilhomme est venu tout exprès,

En vérité, pour venger mes attraits.

À Euphémon fils.

Vite, épousez : le ciel vous favorise,

Car tout exprès pour vous il a fait Lise ;

Et je pourrais par ce bel accident,

Si l'on voulait, ravoir mon président.

LISE

À Rondon.

De tout mon cœur.

Et vous, souffrez, mon père,

Souffrez qu'une âme et fidèle et sincère,

Qui ne pouvait se donner qu'une fois,

Soit ramenée à ses premières lois.

RONDON

Si sa cervelle est enfin moins volage...

LISE

Oh ! j'en répons.

RONDON

S'il t'aime, s'il est sage...

LISE

N'en doutez pas.

RONDON

Si surtout Euphémon

D'une ample dot lui fait un large don,

J'en suis d'accord.

FIERENFAT

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frère :
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de noce, une femme, et du bien.

MADAME CROUPILLAC

Eh ! Si, vilain ! quel cœur sordide et chiche !
Faut-il toujours courtiser la plus riche ?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Assez pour vivre, et plus que tu ne vaux ?
Ne suis-je pas en date la première ?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs serments, tous couchés par écrit ;
Des madrigaux, des chansons sans esprit ?
Entre les mains j'ai toutes tes promesses :
Nous plaiderons ; je montrerai les pièces :
Le parlement doit, en semblable cas,
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON

Ma foi, l'ami, crains sa juste colère ;
Épouse-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHÉMON PÈRE, à Mme Croupillac.

Je suis confus du vif empressement
Dont vous flattez mon fils le président ;
Votre procès lui devrait plaire encore ;
C'est un dépit dont la cause l'honore ;
Mais permettez que mes soins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfants, dans ces moments prospères,
Soyez unis, embrassez-vous en frères.
Nous, mon ami, rendons grâce aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut (et mon cœur le confesse)
Désespérer jamais de la jeunesse.

LIGARAN 

Papivore ou numérivore ?

Ligaran vous propose
plusieurs formes d'éditions :

- Papier grands caractères
- Numérique gratuite
- Numérique à petit prix

**Retrouvez
notre catalogue
en cliquant [ici](#).**